

Le « profil assyrien » ou l'antisémitisme qui n'ose pas dire son nom :
les libéraux dans l'affaire Dreyfus

Laissez-moi commencer *in medias res*, par un détail minuscule d'*À la recherche du temps perdu*, un indice ténu que la plupart d'entre vous n'ont sans doute pas en mémoire. Quelque part dans *Le Côté de Guermantes I*, le père du narrateur songe à se porter candidat à l'Académie des sciences morales et politiques. Or il ne recueille pas le soutien franc et spontané de son collègue au ministère des Affaires étrangères, lui-même membre de l'Institut, le vieil ambassadeur, M. de Norpois (II, 449). Parmi ses partisans, toutefois, figure un certain M. Leroy-Beaulieu. Durant une réception chez Mme de Villeparisis, en plein « cyclone » de l'affaire Dreyfus (II, 487), laquelle occupe toutes les conversations, le narrateur aborde Norpois afin de lui dire un mot de la part de son père. Norpois tente de s'échapper, mais le narrateur le tient et cite les partisans de son père : « Au nom de Leroy-Beaulieu, M. de Norpois me regarda d'un air soupçonneux », comme si Leroy-Beaulieu avait révélé au père du narrateur la déloyauté de l'ambassadeur (II, 522). Norpois déconseille fortement la candidature du père du narrateur pour de nombreuses raisons ; il suggère même qu'il ne voterait pas en sa faveur s'il se maintenait, et ajoute enfin : « Du reste, je crois l'avoir laissé entendre » (II, 523). Ici s'insère, placée entre parenthèses, cette remarque du narrateur : « (Et je crus apercevoir dans ses yeux le profil assyrien et sévère de Leroy-Beaulieu.) » Norpois ne le nomme pas, mais le juge manifestement coupable d'une indiscretion. Ce sont les mots qui m'ont fourni mon titre. Qu'est-ce qu'un « profil assyrien » ? Et, bien sûr, qui était Leroy-Beaulieu ?

Commençons par la deuxième question, à laquelle il est apparemment plus facile de répondre. C'est l'une des deux occurrences de ce nom propre dans la *Recherche*, à quelques dizaines de pages d'intervalle, et l'homme est décrit dans les deux cas comme un économiste, et même un « éminent économiste » (II, 449, 522). Il y avait en effet un économiste qui répondait à ce nom, Paul Leroy-Beaulieu (1843-1916), professeur au Collège de France, président du conseil de surveillance de la *Revue de Deux Mondes*, et membre de l'Institut. Son père avait été un familier de François Guizot, premier ministre de Louis-Philippe, et il était un des principaux représentants du libéralisme politique et économique dans les débuts de la III^e République. Orléaniste sous l'Empire, il s'était converti à la république conservatrice de Thiers, et avait participé à la fondation de l'École libre des Sciences politiques. C'était aussi un homme riche, gendre d'un industriel, Michel Chevalier, auquel il avait aussi succédé au Collège de France¹. Proust, combinant fiction et histoire d'une manière typique du roman réaliste, penserait donc à lui dans cette digression énigmatique du narrateur.

I.

Mais pourquoi un profil assyrien ? Comme beaucoup de ses contemporains, Paul Leroy-Beaulieu portait une barbe imposante (fig. 1), une barbe qui le faisait ressembler à un roi d'Assyrie sur les frises découvertes à Khorsabad et à Ninive par les archéologues à

¹ P. Leroy-Beaulieu, professeur de finances à l'École libre des sciences politiques (1872), membre de l'Institut (1878), professeur d'économie politique au Collège de France (1880), président du conseil de surveillance de la *Revue des Deux Mondes* de 1891 à sa mort, fut longtemps tenté par une carrière politique et avait échoué aux élections législatives de 1885 sur une liste monarchiste.

partir d'un peu avant 1850, quand l'Assyrie devint un sujet de curiosité en France². Sur le site de Khorsabad, le palais de Sargon II fut dégagé par le consul de France à Mossoul, Paul-Émile Botta (1802-1870), en 1843, et dès 1849, les cinq gros volumes de ses *Monuments de Ninive*, illustrés par Eugène Flandin, commencèrent à paraître. À la suite de Botta, l'Anglais Austen H. Layard découvrit le véritable site de Ninive en 1846. Un autre archéologue français, Victor Place, compléta les fouilles de Khorsabad. Les sculptures qui furent rapportées à Paris rencontrèrent un vif succès quand elles furent exposées en 1847. Parmi les pièces assyriennes entrées au Louvre dès 1849, figuraient le taureau ailé à tête d'homme, particulièrement prisé, ainsi que, plus important pour nous, la rencontre de Sargon II et de son vizir (fig. 2). L'intérêt fut d'emblée très vif. Avant de partir pour l'Orient en 1849, Flaubert visita les salles assyriennes du Louvre et recommanda à Louise Colet de faire de même³. Dans une lettre de novembre-décembre 1854 à Champfleury, sur *L'Atelier du peintre* alors en cours d'exécution, Courbet décrit la figure centrale, un autoportrait (fig. 3), comme : « moi peignant avec le côté assyrien de ma tête⁴ ». À la fin du siècle, les salles assyriennes du Louvre étaient devenues une attraction parisienne de premier ordre. Innombrables sont les romans, comme *L'Assommoir*, qui relatent une visite aux monstres de Khorsabad et de Ninive. L'Assyrie était à la mode, comme l'orientalisme en général, et servait de source d'inspiration favorite pour les décors de théâtre, telles les mises en scène spectaculaires de l'Odéon : en 1875 Edmond de Goncourt, à propos d'une exposition du peintre espagnol Mariano Fortuny, se moque d'un style qui conviendrait à « un drame littéraire et assyrien de l'Odéon⁵ ». Ce goût fut remis en vogue après que les archéologues Marcel et Jeanne Dieulafoy découvrirent les palais de Darius et d'Artaxerxes à Suse en [1884]⁶. Le palais de Darius, dont la comtesse Blanche de Clermont-Tonnerre s'inspira pour le décor d'une célèbre fête parisienne en 1912, sert de modèle -- « le temple de Jérusalem ou la salle du trône de Suse » -- pour la comparaison de l'hôtel de la princesse de Guermantes, puis du Grand Hôtel de Balbec, au palais d'Assuérus dans *Sodome et Gomorrhe II* (III, 63 et n. 2, 237).

L'orientalisme vira souvent au kitsch, non seulement chez Péladan mais parfois aussi chez Proust, qui confond de manière récurrente Khorsabad, Ninive et Suse, Sargon, Assurbanibal, Darius et Assuérus. (À dire vrai, le *topos* assyrien, ou simplement les salles assyriennes du Louvre, dans la littérature de la seconde moitié XIXe siècle fournirait un excellent sujet de thèse.) Bien que les bas-reliefs assyriens les plus célèbres, comme la chasse au lion d'Assurbanibal provenant du palais royal de Ninive, fussent propriété du

² Voir *De Khorsabad à Paris. La découverte des Assyriens*, éd. Elisabeth Fontan, Paris, Réunion des musées nationaux, 1994, et Mogens Trolle Larsen, *The Conquest of Assyria : Excavations in an Antique Land, 1840-1860*, Londres, Routledge, 1996.

³ « Nous avons été tout à l'heure, Bouilhet et moi, voir au Louvre les bas-reliefs assyriens (ceux que Botta a rapportés de Ninive). Vas-y quand tu viendras ici, cela te fera plaisir en songeant que j'en verrai de pareils. » Lettre du 28 octobre 1849, *Correspondance*, t. I, p. 517. Botta, qui avait étudié la médecine à Rouen, avait eu le père de Flaubert comme professeur.

⁴ *Correspondance de Courbet*, éd. Petra ten-Doesschate Chu, Flammarion, 1996, p. 122.

⁵ Goncourt, *Journal* (24 avril 1875), t. II, p. 642.

⁶ Mme Dieulafoy, qui avait publié le récit de leur expédition à Suse (1884-85), était devenue un vulgarisateur populaire de l'orientalisme ; les salles chaldéennes du Louvre furent ouvertes après leur mission de 1880-87 en Perse ; elle était connue pour l'habitude, qu'elle avait prise pendant ses expéditions archéologiques, de s'habiller en homme (Proust, *Correspondance*, t. IV, p. 262, n. 6).

British Museum, il semble que la vogue assyrienne sévît en France plus qu'ailleurs, à cause du rôle initial joué par les archéologues français et de la compétition ultérieure avec l'Angleterre pour rapatrier les plus belles pièces. Le chauvinisme n'a pas été étranger à la mode assyrienne. L'Assyrie était au programme de la première classe du lycée, où on l'étudiait dans le merveilleux petit livre de Gaston Maspero, *Lectures historiques pour la classe de sixième. Histoire ancienne : Égypte, Assyrie*⁷, que Proust possédait⁸.

Très tôt, l'adjectif *assyrien* a donc été utilisé métaphoriquement, comme dans le « côté assyrien » de Courbet, pour désigner un beau barbu. En 1905, dans son *Journal*, Gide décrira encore le sculpteur Maillol en ces termes : « Il a l'air d'un Assyrien de Toulouse⁹. » Toutefois, il est difficile de s'arrêter à cette première explication du terme, pour ainsi dire réaliste, mimétique ou référentielle. *Assyrien*, qui peut tout simplement vouloir dire barbu, connote en effet le plus souvent la judaïté dans la langue du tournant du siècle. *Assyrien* fonctionne comme un synonyme oblique et atténué de *sémite*. Les Assyriens étaient en effet des sémites, comme Barrès, citant Renan, le notait dans son cahier, précisément en août 1899, à Rennes, où il suivait le deuxième procès de Dreyfus :

On peut parler d'une race indo-européenne et d'une race sémitique. Renan dans des textes dont voici la note a qualifié durement cette race sémitique.

(Juifs, Arabes, Phéniciens, et sans doute l'Assyrie.) Peut-être même sont-ce des espèces différentes. (Voir dernière page du cahier Rennes¹⁰.)

Là, dans cet autre cahier, Barrès renvoyait à la déclaration trop connue de Renan dans son *Histoire des langues sémitiques* (1855) : « Je suis donc le premier à reconnaître que la race sémitique, comparée à la race indo-européenne, représente réellement une combinaison inférieure de la nature humaine¹¹. » L'assyrien était une langue sémitique, dont les caractères cunéiformes avaient été déchiffrés notamment par l'orientaliste français Jules Oppert (1825-1905), né à Hambourg, mais venu à Paris en 1847 parce que la carrière académique lui était fermée comme juif en Allemagne. Il avait pris part à une expédition archéologique en Assyrie et à Babylone en 1852, et avait été nommé professeur de philologie et d'archéologie assyriennes au Collège de France en 1874 : Renan, Leroy-Beaulieu et Jules Soury, l'informateur de Barrès sur l'antisémitisme, y étaient donc ses collègues.

Une barbe assyrienne, ce n'est donc pas seulement une belle barbe, une barbe majestueuse, mais en quelque manière une barbe sémite. Courbet se voyait lui-même volontiers, de manière d'ailleurs positive, sans trace d'antisémitisme, comme le Juif

⁷ Paris, Hachette, 1890, nombreuses réimpressions.

⁸ C'était apparemment un cadeau de Marie Nordlinger (*Correspondance*, t. VI, p. 308, n. 3).

⁹ Gide, *Journal, 1889-1939* (15 juillet 1905), 1951, p. 168.

¹⁰ *Mes cahiers, L'Œuvre de Maurice Barrès*, Paris, Au Club de l'honnête homme, 1968, t. XIII, p. 262-263.

¹¹ *Ibid.*, p. 247. Jules Soury avait introduit Barrès à l'œuvre de Renan en ces termes : « Je crois que le juif est une race ; bien plus, une espèce... Je crois vraiment que le juif est né d'un anthropoïde spécial comme le noir, le jaune, le peau-rouge. [...] Il faut les *Langues sémitiques* de Renan. Il a bien marqué son mépris de cette espèce. Il a dit que le juif représentait une combinaison inférieure de l'espèce humaine. Puis il s'est fait le commensal de M. Rothschild » (*ibid.*, p. 246-247). En question est la monogénèse ou la polygénèse de l'humanité. Si le terme de race, sous la plume de Renan, était encore ambigu (renvoyant au sens philologique du mot plutôt qu'à son sens biologique), lorsque Soury et Barrès lui préférèrent celui d'espèce, toute incertitude a disparu.

errant, et à l'extrême gauche de *L'Atelier du peintre* (faisant pendant avec Baudelaire à l'extrême droite), le premier personnage qu'il décrivait dans sa lettre à Champfleury, avant de mentionner son autoportrait à la barbe assyrienne, était « un juif que j'ai vu en Angleterre, traversant l'activité fébrile des rues de Londres en portant religieusement une cassette sur son bras droit et la couvrant de la main gauche. Il semblait dire, c'est moi qui tiens le bon bout. Il avait une figure d'ivoire, une longue barbe, un turban, puis une longue robe noire, qui traînait à terre¹². » C'était le Juif errant comme avatar de l'homme des foules d'Edgar Poe, un modèle des *Sept Vieillards* de Baudelaire. Dans son *Éthiopée*, publiée dans les années 1880, Péladan décline l'Assyrie sous toutes ses formes à propos du sage Mérodack, double de l'auteur et personnage réapparaissant, dont à la fois le nom et le visage sont décrits comme assyriens. La connotation semble là aussi positive, par exemple dans *Le Vice suprême* (1884), où la « tête assyrienne » de Mérodack résume toute la sagesse orientale¹³. En un endroit, pourtant, la mention de l'ascendance assyrienne supposée de Mérodack -- « votre nom [...] ferait croire que vous descendez de ces rois assyriens, antérieurs à Nimroud », dit un autre personnage, à qui Mérodack répond sans nier sa parenté avec « les premiers rois d'Assur » -- suit immédiatement le portrait physique du sage, où « sous le nez à la courbe judaïque adoucie, la bouche sanglante éclatait dans le jais de la barbe à deux pointes »¹⁴. Sur cette tête assyrienne de Mérodack, on est vite remonté de la « barbe à deux pointes » à la « courbe judaïque adoucie » du nez. Romain Rolland, dans son roman *Jean-Christophe à Paris* (1908), décrit un marchand de musique qui est destiné à exploiter son héros, un jeune apprenti compositeur, comme « un type phénicien très marqué, [...] et le poil noir, une barbe de roi assyrien, longue et carrée¹⁵ ». La solution, s'il y avait un doute, vient quelques lignes plus bas : « Les juifs de cette espèce ne sont pas rares ; et l'opinion n'est pas tendre pour eux¹⁶. » Ce marchand s'appelle Daniel Hecht, et le héros lui a été présenté par un coreligionnaire, un certain Kohn, alias Hamilton, qui, quant à lui, a « la face entièrement rasée, à l'américaine¹⁷ », tout comme il déguise ses origines juives sous un pseudonyme anglais¹⁸. Kohn est un juif glabre, c'est-à-dire un imposteur. Quant à la barbe assyrienne, « à deux pointes » suivant Péladan, « carrée » d'après Romain Rolland, l'incertitude montre que le référent est en effet secondaire (c'est néanmoins Romain Rolland qui a raison).

J'esquisse rapidement les contours de cette métaphore assyrienne, ce « profil assyrien » comme « courbe judaïque adoucie », notamment par la métaphore. Roger Martin du Gard y a lui aussi recours, apparemment hors de tout contexte juif, dans cet exemple de 1909 : « [...] de petits fils blancs chinaient le rectangle assyrien de sa barbe », pour un avocat nommé Lebleyt, tout juste un Philistin¹⁹. Cependant, quelques pages plus bas, un certain Marc Fink est introduit comme ceci : « Sa barbe noire, courte, soyeuse,

¹² *Correspondance de Courbet*, p. 121.

¹³ *Le Vice suprême* (1884), Paris, Laurent, 1886, p. 83, 109, 110, 196, 204.

¹⁴ *Ibid.*, p. 105-106 et 105.

¹⁵ Romain Rolland, *La Foire sur la place*, Paris, Ollendorff, [1908], p. 32.

¹⁶ *Ibid.*, p. 33.

¹⁷ *Ibid.*, p. 19.

¹⁸ Ce roman contient par ailleurs une visite au Louvre, « au milieu des sphinx d'Égypte, des monstres assyriens, des taureaux de Persépolis, des serpents gluants de Palissy » (*ibid.*, p. 282).

¹⁹ *Devenir !* (1909), *Œuvres complètes*, Pléiade, 1955, t. I, p. 17.

accompagne et accentue la pureté de son profil sémitique²⁰. » Dans l'épilogue des *Thibault*, en 1940, Martin du Gard utilise de nouveau le trope assyrien d'une manière typiquement sémitique (pour ne pas dire antisémite), afin de décrire un certain Studler, surnommé « le calife », qui prophétise qu'une révolution suivra la Première Guerre mondiale : « Un juif, avec une barbe assyrienne et des yeux de mage²¹ », aussi ridiculisé comme « messianique²² ». Je citerai encore deux exemples pour confirmer la diffusion du *topos* jusqu'aux années 1920 et au-delà. Dans *L'An prochain à Jérusalem* (1924), les frères Tharaud dépeignent « un homme d'une quarantaine d'années, d'un beau type sémitique, les yeux noirs, la barbe carrée comme celle d'un roi d'Assyrie, et qui n'avait rien de la mine d'un échappé du ghetto²³ ». Vous vous demandez qui est l'individu en question : nul autre que Theodor Herzl, le fondateur du sionisme. Cette fois, assyrien a encore l'air favorable, et même anoblissant par opposition au ghetto, mais ce n'est certainement plus le cas quand Léon Daudet, antisémite notoire, néanmoins champion de Proust pour le prix Goncourt et dédicataire du *Côté de Guermantes*, décrit un journaliste juif corrompu (et barbu), du nom de Rosenthal, comme un « individu à bobine d'Assyrien²⁴ ». Ici, le contexte élargi rend l'adjectif incontestablement insultant, de même que les deux mots le précédant immédiatement, *individu* et *bobine*.

Vous admettez donc qu'*assyrien* fonctionne largement, dans la langue de la fin des années 1800 et au début des années 1900, durant l'affaire Dreyfus en particulier, dans le cercle de la *Nouvelle Revue française* (Gide, Martin du Gard) et des *Cahiers de la quinzaine* (Romain Rolland, les Tharaud), et pas seulement à *L'Action française* (Léon Daudet), comme un synonyme et un euphémisme de *juif*. *Israélite* était un autre euphémisme, celui-ci officiel, impliquant l'assimilation républicaine et la disparition du judaïsme en France : du juif à l'israélite, tel était la voie de l'émancipation que l'affaire Dreyfus mit à mal. L'image a persisté jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, comme la citation de 1940 de Martin du Gard le montre²⁵. Tant et si bien que l'adjectif, comme une catachrèse qui aurait perdu son motif original, pouvait aussi servir à dépeindre un juif sans barbe, ou même une femme, sortie de l'Odéon plutôt que de Ninive, comme dans le roman de 1907 de J.-H. Rosny aîné dont le titre et les sous-titres sont tout un programme : *La Juive (Rachel et l'amour). Roman de mœurs israélites contemporaines*. L'héroïne est à plusieurs reprises décrite comme une « déesse assyrienne » ou une « reine assyrienne », associations où le substantif atténue la connotation négative qui pourrait subsister dans l'épithète²⁶. De manière significative, c'est au moyen de la même circonlocution que les origines juives de Proust sont sous-entendues par ceux de ses amis ou admirateurs qui lui sont attachés en dépit de leurs inclinations antisémites, comme le peintre Jacques-Émile Blanche, antidreyfusard, qui évoquera plus tard « le pur ovale de sa face de jeune

²⁰ *Ibid.*, p. 28.

²¹ Martin du Gard, *Les Thibault. Épilogue* (1940), *OEuvres complètes*, 1955, t. II, p. 899.

²² *Ibid.*, p. 899.

²³ Jérôme et Jean Tharaud, *L'An prochain à Jérusalem*, Plon, 1924, p. 87.

²⁴ *Paris vécu*, Paris, Gallimard, 1929-1930, 2 vol., t. I, p. 106 ; réédition *Souvenirs et polémiques*, éd. Bernard Oudin, Paris, R. Laffont, coll. « Bouquins », 1992, p. 971.

²⁵ La citation initiale de Proust, absente du dialogue entre le narrateur et Norpois ajouté à la main sur les placards de 1920 du *Côté de Guermantes I*, a donc été elle-même ajoutée entre le bon à tirer de mai 1920 et la publication d'août 1920.

²⁶ Paris, Flammarion, 1926, p. 12 et 20.

assyrien²⁷ », ou encore Jacques Benoist-Méchin, collaborateur sous Vichy, qui racontera en 1957 une visite de 1922 à Proust, dont la ressemblance avec un « mage assyrien » l'avait frappé »²⁸. Dans de telles occurrences, la motivation mimétique ne justifie plus du tout l'analogie : les images d'Assyriens rasés ou imberbes -- soldats et scribes -- existent sans doute, mais elles sont inconséquentes ; et l'intertextualité se substitue pleinement à la *mimèsis* pour justifier l'extension de la métaphore. Si *israélite* connote républicain, *assyrien* atténue l'antisémitisme de *sémite* et ajoute à *juif* une aura d'aristocratie et la magnificence du juif de cour, de même qu'un parfum de francité, la francité de l'orientalisme, c'est-à-dire la fierté que des Français aient découvert les sites archéologiques de Khorsabad, Ninive et Suse.

Dans la *Recherche* elle-même, toutes les autres occurrences du signifiant *assyrien* confirment l'allusion juive. Rencontrant Swann à une réception chez la princesse de Guermantes, au début de *Sodome et Gomorrhe II*, le narrateur souligne combien l'approche de la mort, de même que son engagement dans l'affaire Dreyfus, ont gommé le chic britannique du personnage et ressuscité sur son visage les traits typiques de son peuple (III, 89). Swann était très malade, mais il « appartenait à cette forte race juive » (III, 103), et un juif résiste à la mort au-delà de toute limite concevable chez un gentil,

quand déjà on ne voit plus qu'une barbe de prophète surmontée d'un nez immense qui se dilate pour aspirer les derniers souffles, avant l'heure des prières rituelles et que commence le défilé ponctuel des parents éloignés s'avancant avec des mouvements mécaniques, comme sur une frise assyrienne.

Deux analogies conduisent à cette image vive : le juif non rasé suscite la barbe du prophète, et la barbe du prophète conduit au roi d'Assyrie, lequel provoque à son tour la description de la parentèle comme la cour d'Assyrie.

De même, toute la destinée de Bloch est rythmée par une histoire de barbe de moins en moins orientale. Dans « Combray », Swann décrit une jeune garçon « qui ressemble tellement au portrait de Mahomet II par Bellini. Oh ! c'est frappant, il a les mêmes sourcils circonflexes, le même nez recourbé, les mêmes pommettes saillantes. Quand il aura une barbiche ce sera la même personne » (I, 96). Et plus tard en effet, à Balbec, lorsque son oncle Nissim Bernard est affublé de « la barbe annelée du roi Sargon », la barbe assyrienne par excellence, le narrateur ajoute : « Mon camarade, depuis qu'il portait la sienne qu'il avait aussi crépue et bleutée, ressemblait beaucoup à son grand-oncle » (II, 133). Mais au fur et à mesure qu'il s'assimile, Bloch taille sa barbe assyrienne, qui devient un bouc lors de la réception chez Mme de Villeparisis : « Il avait maintenant le menton ponctué d'un 'bouc', il portait un binocle, une longue redingote, un gant, comme un rouleau de papyrus à la main (II, 487) », ce dernier attribut démontrant toutefois que son orientalisme n'a pas cédé. Enfin, dans *Le Temps retrouvé*, Bloch a réussi à dissimuler à peu près entièrement sa judaïté sous le pseudonyme de Jacques du Rozier : « Un chic anglais avait en effet complètement transformé sa figure et passé au rabot tout ce qui se pouvait effacer (IV, 530). » Les cheveux ont perdu leurs boucles, le nez reste « fort et rouge », mais « grâce à la coiffure, à la suppression des moustaches, à l'élégance, au type, à la volonté, ce nez juif disparaissait comme semble presque droite

²⁷ J.-É. Blanche, « Quelques instantanés de Marcel Proust », *La Nouvelle Revue française* (« Hommage à Marcel Proust »), 1er janvier 1923, p. 53.

²⁸ J. Benoist-Méchin, *Avec Marcel Proust* (1957), Paris, Albin Michel, 1977, p. 155.

une bossue bien arrangée » (IV, 531). De la barbiche au bouc, puis des moustaches au lèvres glabres, c'est en somme l'histoire des juifs de France jusqu'à l'affaire Dreyfus qui est allégorisée.

Le mimétique et l'intertextuel justifient l'image assyrienne à propos de Swann et de Bloch. Mais que dire du sémiotique ? Que dire des noms, qui, comme on sait, importaient tant à Proust ? Comme je l'ai signalé, le narrateur confond couramment Ninive et Suse, Assurbanipal et Darius. Dans les *Jeunes filles en fleurs*, décrivant le « gâteau architectural » offert par Gilberte à goûter dans la salle à manger des Swann, « sombre comme l'intérieur d'un Temple asiatique peint par Rembrandt », c'est-à-dire une synagogue²⁹, il évoque ses « créneaux en chocolat » et ses « remparts aux fentes fauves et raides, cuites au four comme les bastions du palais de Darius », puis qualifie aussitôt ce gâteau de « pâtisserie ninivite » (I, 497). Ou encore, dans *Le Côté de Guermantes I*, il compare la foule des juifs de Paris à une phalange de « scribes assyriens peints en costume de cérémonie qui à la frise d'un monument de Suse défend les portes du palais de Darius » (II, 488) ; et il réitère quelques lignes plus bas : « nous avons vu des Assyriens au fronton d'un palais de Suse. » Tant pis si les scribes étaient des archers, et surtout les Assyriens des Persans, car l'oeuvre en question appartenait à l'imaginaire français : c'est la célèbre frise des archers et des lions qui avait été rapportée au Louvre en 1884 par les Dieulafoy. En revanche, le narrateur fait à une occasion une distinction savante entre Suse et Khorsabad, lors de la présentation de Nissim Bernard, « dont le nom de Bernard eût peut-être à lui seul éveillé les dons de diagnostic de mon grand-père, mais eût paru insuffisamment en harmonie avec un visage qui semblait rapporté du palais de Darius et reconstitué par Mme Dieulafoy, si choisi par quelque amateur désireux de donner un couronnement oriental à cette figure de Suse, ce prénom de Nissim n'avait fait planer au-dessus d'elle les ailes de quelque taureau androcéphale de Khorsabad » (II, 132). Khorsabad serait donc plus « oriental » que Suse, comme si le narrateur savait cette fois faire la différence entre aryens (Persans) et sémites (Assyriens). Mais Proust en général, comme au moment même où il ironise sur ce « goût d'orientalisme » du Faubourg Saint-Germain qui rend Bloch « aussi étrange et savoureux à regarder, malgré son costume européen, qu'un juif de Decamps », condense inexcusablement tout l'Orient sous le seul signifiant *Assyrie*. Même si l'Assyrie n'est pas mentionnée par Edward Said dans son essai fondateur sur l'orientalisme, elle appartient à un *topos* particulièrement chargé dans les représentations de l'Orient à la fin du XIXe siècle en France, et ce *topos* a une résonance singulière chez Proust, sous la plume de qui le complexe eurocentrique auquel il préside est paradoxalement renforcé par le contexte récurrent où il apparaît, comme un *analogon* mythique du peuple juif. Qui pouvait être plus eurocentrique qu'un juif assimilé du XIXe siècle en France ?

Mais revenons aux noms et vérifions si Roland Barthes avait raison d'insister sur leur productivité chez Proust. Voici le paradigme auquel l'Assyrie imaginaire de Proust semble appartenir : *Assyrie*, *Assur*, *Ashur*, *Assur-* ou *Ashurbanipal*, *Assuérus* (Xerxes), *Ahasuerus*. Tous ces noms forment une nébuleuse orientale. Or le dernier cité pourrait bien être le signifiant manquant, ou l'image dans le tapis : *Ahasuerus*, c'est en effet le nom sous lequel le Juif errant fut le mieux connu au XIXe siècle. Le Juif errant, dans toute l'ambivalence de cette image depuis le romantisme jusqu'à la fin du siècle, était en

²⁹ Comme le dira Charlus dans *Sodome et Gomorrhe II*, « j'admire trop Rembrandt pour ne pas savoir la beauté qu'on peut tirer de la fréquentation de la synagogue » (III, 491-492).

somme un Assyrien. Mais la littérature est essentiellement surdétermination, et le patronyme même de Leroy-Beaulieu -- Le Roi -- a pu lui aussi renforcer la métaphore assyrienne : même si la barbe, sous le second Empire, a été un emblème républicain, celle d'un Leroy-Beaulieu ne pouvait être autre chose que royale.

II.

Pourtant, l'énigme devient de plus en plus ténébreuse. Si *assyrien* impliquait juif en français, y compris dans tous les autres cas où Proust utilise le mot, comment a-t-il pu signaler le « profil assyrien » de Leroy-Beaulieu, qui plus est, dans le contexte de cette réception chez Mme de Villeparisis qui est saturée de références à l'affaire Dreyfus et aux juifs, notamment au cours de la conversation entre Norpois et Bloch ? À part la barbe mimétique (fig. 1), il n'y avait que je sache rien d'assyrien chez Leroy-Beaulieu, au sens sémite que le terme semble avoir infailliblement impliqué à l'époque. Autrement dit, où était le juif ? La réplique du loup à l'agneau dans la fable de La Fontaine, comme toujours quand ils s'agit du peuple élu, se révèle une fois de plus pertinente : « Si ce n'est toi, c'est donc ton frère. » Si l'Assyrien n'était pas Paul Leroy-Beaulieu, l'économiste, c'était probablement Anatole, son frère aîné (1842-1912), le politologue³⁰. Par le truchement d'Anatole, Paul avait en effet partie liée avec la « question juive », comme on disait alors. Proust n'a pas précisé le prénom -- c'est aussi un trait du roman réaliste de brouiller les pistes --, mais Anatole, comme son frère un libéral et un membre de l'Institut, était mieux connu de Proust, qui avait suivi ses cours à l'École libre des Sciences politiques au début des années 1890, au moment exact où Leroy-Beaulieu publiait un des premières enquêtes, sinon la première, sur, ou contre, l'antisémitisme en France. Un autorité sur l'Empire russe, il avait déjà traité de la discrimination contre les juifs par la législation russe dans son premier ouvrage monumental, *L'Empire des tsars et les Russes* (1881)³¹, et il avait été l'un des premiers à alerter l'opinion publique française des pogroms de 1881 et 1882 en Russie, dans la *Revue bleue*, [hebdomadaire] libéral lié à la *Revue des Deux Mondes*³². Or Anatole Leroy-Beaulieu, comme son frère, portait une barbe (fig. 4), plus célèbre à Paris que celle de Paul. Dans *1900*, Paul Morand rapporte ce bout de dialogue surpris dans les couloirs du théâtre Sarah Bernhardt le soir de la première de *L'Aiglon* :

-- Tiens, Tolstoï !

-- C'est Anatole Leroy-Beaulieu.

-- Il a encore de la soupe dans sa barbe.

-- Ce sera sûrement un gros succès, n'est-ce pas Monsieur Mendès³³ ?

La confusion avec Tolstoï n'est pas sans intérêt, car Leroy-Beaulieu, spécialiste de l'Empire russe, lié au vicomte de Vogüé, un autre habitué de la *Revue des Deux Mondes* qui introduisit le roman russe en France dans un livre de 1886³⁴, fut également

³⁰ A. Leroy-Beaulieu fut professeur d'histoire contemporaine à l'École libre des sciences politiques (1881), puis directeur de l'École à la mort d'Émile Boutmy (1835-1906), et membre de l'Institut (1887).

³¹ *L'Empire des tsars et les Russes*, Hachette, 1881, 3 vol.

³² « Les troubles antisémitiques. La persécution des juifs de Russie », *Revue politique et littéraire*, 20 mai 1882, p. 609-613.

³³ Paul Morand, *1900*, Paris, Éd. de France, 1931, p. 150.

³⁴ Eugène-Melchior de Vogüé, *Le Roman russe*, Paris, Plon, 1886.

un adepte du ralliement des catholiques à la République en 1892 : Tolstoï, Vogüé et Leroy-Beaulieu incarnaient un même idéal de christianisme social. Dans le contexte immédiat, l'allusion à Catulle Mendès, l'écrivain français le plus identifié à la judaïté, n'est pas non plus négligeable. D'autre part, la barbe est proéminente dans un dessin inspiré par Leroy-Beaulieu, ajouté par Proust à une lettre à Reynaldo Hahn : avec la légende « Karlilch par Wisthlerch », il représente apparemment Carlyle en Leroy-Beaulieu, à cause précisément de la barbe (fig. 5)³⁵.

Dans le chapitre sur les juifs de son livre sur la Russie, il s'écriait : « La vérité est que les juifs étouffent dans l'enceinte légale où ils sont enfermés », ou encore : « Le plus grand obstacle à l'assimilation des israélites, c'est, nous ne saurions trop le répéter, les lois d'exception »³⁶, et il concluait déjà par une comparaison avec la montée de l'antisémitisme en France :

Une dernière réflexion, que nous ne faisons pas sans quelque humiliation pour notre temps et pour notre pays. Il est, depuis quelques années, en Occident, en France même, des hommes qui, de bonne foi sans doute, réclament des mesures légales contre les juifs. Ces lois d'exception, autrefois générales, voici un empire où elles existent encore. À quoi ont-elles abouti ? Au lieu de supprimer la question sémitique, elles l'ont envenimée. Lois d'un autre âge, elles ont ramené des violences d'un autre âge. L'exemple de la Russie suffirait pour mettre en garde l'Europe contre les recettes surannées des antisémites³⁷.

C'est cette allusion que Leroy-Beaulieu, à l'époque où Proust était son élève, devait développer dans une importante série de cinq longs articles sur « Les juifs et l'antisémitisme », publiés dans la *Revue des Deux Mondes* en 1891 et 1892³⁸, puis recueillis dans un livre, *Israël chez les nations*, en 1893³⁹. Leroy-Beaulieu isolait les trois éléments constitutifs à ses yeux de l'antisémitisme moderne, repris depuis lors par tous les auteurs jusqu'à ce jour. Dès 1894, dans son propre livre sur l'antisémitisme, Bernard Lazare, le premier dreyfusard quelques années plus tard, devait identifier ces trois éléments aux « variantes » historiques majeures du sentiment antijuif : l'anti-judaïsme chrétien traditionnel, monté contre le peuple déicide ; la judéophobie populaire, socialiste et anti-capitaliste, obsédée par la fortune des Rothschild ; et le racisme contemporain, fondé sur l'anthropologie et la philologie⁴⁰. Leroy-Beaulieu, un catholique et un démocrate, terminait son essai par un plaidoyer en faveur de la double appartenance des juifs de France à la nation et à la religion, à la République et au judaïsme, au moyen d'un

³⁵ Ce dessin a été publié par Philippe Kolb dans son édition des *Lettres à Reynaldo Hahn* (Paris, Gallimard, 1956, p. 163), en regard d'une lettre d'octobre 1908. Kolb y a ajouté cette légende : « Ressemblance de Karlilch et d'Anatole Le Roy Beaulieu [sic] ». Mais ce dessin n'est pas mentionné dans l'édition ultérieure de la correspondance complète de Proust (*Correspondance*, Paris, Plon, t. VIII, 1981, p.252). Nous ignorons son origine exacte, ainsi que la source de la légende signalée par Kolb.

³⁶ *L'Empire des tsars et les Russes*, t. III, *La Religion*, Paris, Hachette, 2e éd., ..., p. 639 et 641.

³⁷ *Ibid.*, p. 642.

³⁸ « Les juifs et l'antisémitisme », *Revue des Deux Mondes*, 15 février, 15 mai, 15 juillet 1891, 15 décembre 1892, 1er février 1893.

³⁹ *Israël chez les nations. Les juifs et l'antisémitisme*, Paris, C. Lévy, 1893 ; réédition, éd. Roger Errera, préface de René Rémond, Paris, Calmann-Lévy, coll. « Diaspora », 1983.

⁴⁰ Bernard Lazare, *L'Antisémitisme, son histoire et ses causes* [1894], Paris, Crès, 1934, 2 vol.

parallèle entre antisémitisme et anticléricalisme qui allait devenir courant quelques années plus tard, au moment de la séparation des Églises et de l'État :

Nous ne sommes pas de ceux qui croient que le juif ou le jésuite mettent en péril la nationalité des peuples, ou l'indépendance de l'État. Que ce soit contre Juda, ou contre Loyola, nous n'apercevons pas la nécessité de lois d'exception. [...] Juifs, protestan[t]s, catholiques, quand on nous reproche d'avoir des affections en dehors de la patrie, on oublie que toutes les grandes religions sont cosmopolites⁴¹.

Leroy-Beaulieu appelait de ses vœux une tolérance qui ne devait s'instaurer en France qu'après la Seconde Guerre mondiale, et par contrecoup de celle-ci, quand la double fidélité des juifs de France d'une part à la France et d'autre part à Israël deviendrait une doctrine acceptable. Sur le moment, toutefois, son plaidoyer resta un vœu pieux, du moins en France, mais son livre fut traduit assitôt aux États-Unis, où il entra mieux en résonance avec le principe de la coexistence démocrate des communautés dans la nation⁴². Leroy-Beaulieu jugeait en effet la solution américaine comme le meilleur traitement de la « question juive » et il publia plus tard, après une visite au « Lower East Side », le quartier juif de New York, une étude sur l'immigration et le judaïsme en Amérique⁴³. La préface et la conclusion d'*Israël chez les nations* devaient d'ailleurs être rééditées à New York en 1943, sous la forme d'un pamphlet contre « l'imposture antisémite de Vichy, reniement de la tradition chrétienne et française, défi à la vérité historique⁴⁴ ». Ces indices de consonance avec la démocratie américaine témoignent du libéralisme de Leroy-Beaulieu, y compris au sujet des juifs de France.

Leroy-Beaulieu ne renonça jamais à sa croisade contre l'antisémitisme, qu'il jugeait à la fois contraire à la « tradition de justice et de liberté » de la France, et simpliste parce que, s'en prenant à un bouc émissaire, il négligeait la complexité des phénomènes sociaux : « [...] l'antisémitisme nous fait illusion ; il nous aveugle sur nous-mêmes en s'efforçant de nous faire croire qu'au lieu d'être en nous, la cause de notre mal est hors de

⁴¹ *Israël chez les nations*, p. 336-337.

⁴² *Israel among the Nations : A Study of the Jews and Antisemitism*, trad. Francis Hellman, New York, G.P. Putnam's Sons, 1895. Les premiers chapitres avaient déjà été traduits dans *The American Hebrew*, comme le raconte le directeur de cette revue dans ses souvenirs (Philip Cowen, *Memories of an American Jew*, New York, International Press, 1932).

⁴³ *Les Immigrants juifs et le Judaïsme aux États-Unis*, Paris, Librairie nouvelle, 1905 (conférence à la Société des Études juives en décembre 1904). Sur sa visite aux États-Unis, voir le chapitre qui lui est consacré dans les souvenirs de Philip Cowen cités à la note précédente. Leroy-Beaulieu souligne que le « double patriotisme », courant dans toutes les communautés nationales aux États-Unis, est encore plus fort chez les juifs américains, chez qui le sionisme politique, largement répandu, n'entre pas en conflit avec leur américanisation profonde et leur loyauté républicaine : « Inconséquence ou non, les partisans même du sionisme politique ne s'en regardent pas moins comme de bons Américains. Pareille prétention est moins singulière en Amérique qu'elle ne le serait en Europe. Aux États-Unis, où vivent tant d'hommes d'origine différente, il s'en rencontre souvent qui ont une sorte de double patriotisme. [...] Cela est fréquent chez les Allemands et encore plus chez les Irlandais d'Amérique. Le juif, devenu citoyen américain, qui prétend conserver un patriotisme juif et sioniste, ne se distingue donc pas, autant qu'on pourrait le craindre, de ses nouveaux compatriotes chrétiens. Le sionisme, fût-il politique, ne lui paraît pas inconciliable avec l'américanisation et le loyalisme envers la grande République » (p. 36).

⁴⁴ *Israël et l'antisémitisme*, New York, Rand School of Social Science, coll. « Tradition française », 1943, p. 4.

nous⁴⁵. » Il répéta ce diagnostic, que les événements récents avaient confirmé à ses yeux, dans une conférence tumultueuse -- en raison des protestations antisémites -- de février 1897, juste quand l'affaire Dreyfus commençait, à l'Institut catholique de Paris⁴⁶, et une fois de plus après l'affaire Dreyfus, dans une série de leçons de 1901 à l'École des Hautes Études sociales, l'université populaire qui fut une séquelle éphémère du mouvement dreyfusiste⁴⁷.

Ce Leroy-Beaulieu-là, Anatole et non Paul, fut donc l'adversaire le plus éminent et déterminé de l'antisémitisme dans les années 1890 en France⁴⁸. Or un juif sera toujours un juif, ou à tout le moins un Assyrien -- comme Swann --, mais quel est le destin d'un philosémite ? L'Assyrie a tout l'air du lieu mythique où les philosémites supposés et les juifs assimilés se rencontrent. Comme disait un abbé de Longuerue, cité en 1852 dans les *Archives israélites* : « [...] baptiser un juif, c'est perdre de l'eau. Un juif restera un juif, jusqu'à la dixième génération⁴⁹. » Swann est le rejeton d'un grand-père juif converti au catholicisme et d'une grand-mère protestante. Vous demanderez peut-être : quelle sorte de protestante ? Une protestante comme Mlle Goldsmith, ou Goldschmidt, de Londres, qu'Achille Fould, ministre des finances de Napoléon III, avait épousée ? Apparemment en tout cas, sa famille s'est entièrement assimilée depuis plusieurs générations. Cependant, pour que le prince de Guermantes, un antisémite catholique, et pourtant un dreyfusard, se réconcilie avec l'idée de le compter parmi ses amis et le reçoive dans son intimité, il lui faut se raconter un roman familial qui dénie même à Swann son grand-père juif :

[...] sachant que la grand-mère de Swann, protestante mariée à un juif, avait été la maîtresse du duc de Berri, il essayait de temps en temps de croire à la légende qui faisait du père de Swann un fils naturel de prince. Dans cette hypothèse, laquelle était d'ailleurs fausse, Swann, fils d'un catholique, fils lui-même d'un Bourbon, n'avait rien que de chrétien (III, 68).

Pur fantôme ! En dépit de l'apostasie de ses aïeux, du mariage mixte dont il est le rejeton, de sa propre élection au Jockey, de son intimité avec le comte de Paris et le prince de Galles, de son assiduité dans les salons les plus exclusifs du Faubourg Saint-Germain, Swann reste unanimement perçu comme juif, à commencer par le grand-père du héros -- « même son ami Swann était d'origine juive » (I, 90) --, ou encore par Saint-

⁴⁵ *Israël chez les nations*, p. ix.

⁴⁶ *L'Antisémitisme*, Paris, C. Lévy, 1897.

⁴⁷ *Les Doctrines de haine. L'antisémitisme, l'anticléricalisme, l'antiprotestantisme*, Paris, C. Lévy, 1901.

⁴⁸ Son frère Paul écrivait, en mai 1890, après l'affaire Boulanger Affair : « [A new sect of sophists has recently appeared which has contributed, [notably in Austria,] to the development of prejudices and unlimited aspirations among ordinary people [*la classe populaire*] ; it is the sect of anti-Semites. These fanatics, augmented sometimes by schemers, have portrayed [...] all industrial and commercial wealth as detestable, all work by directors and idea-men as parasitical. It is fortunate that the people of Paris have not let themselves be caught by the snares of this new school]. » (« Les déchets de la production contemporaine : à propos de la manifestation ouvrière du 1er mai », *L'Économiste français*, 3 mai 1890, p. 547 [cité par Dan Warshaw, *Paul Leroy-Beaulieu and Established Liberalism in France*, De Kalb, Northern Illinois University Press, 1991, p. 225, n. 7]).

⁴⁹ Cité par J. Vidal, « Essai sur le prosélytisme et l'apostasie », *Archives israélites*, avril 1852, p. 188.

Loup, pourtant encore dreyfusiste, qui refuse de se faire présenter à Odette : « C'est une ancienne grue. Son mari est juif et elle nous le fait au nationalisme » (II, 560). (Je dois avouer que je n'avais jamais prêté grande attention à la généalogie exacte de Swann jusqu'à mon dernier livre sur Brunetière, qui m'a conduit à m'intéresser aux conversions du judaïsme au christianisme au XIXe siècle : l'auteur du livre de référence sur ces conversions, publié en 1899 à Leipzig, porte d'ailleurs le même patronyme -- étrange coïncidence -- que nos deux frères au profil assyrien : il s'appelait Johannes de Le Roi, sans Beaulieu ; c'était le descendant d'une famille huguenote.) Quand le narrateur aperçoit Swann pour la dernière fois chez la princesse de Guermantes, la maladie a altéré son apparence, et il exhibe à présent les traits physiques qui résultent à la fois de ses origines longtemps reniées et du sens, nouveau chez lui, de la personnalité et de la solidarité juives que son dreyfusisme lui inspire :

[...] le nez de polichinelle de Swann, longtemps résorbé dans un visage agréable, semblait maintenant énorme, tuméfié, cramoisi, plutôt celui d'un vieil Hébreu que d'un curieux Valois. D'ailleurs, peut-être chez lui en ces derniers jours la race faisait-elle reparaître plus accusé le type physique qui la caractérise, en même temps que le sentiment d'une solidarité morale avec les autres juifs, solidarité que Swann semblait avoir oubliée toute sa vie, et que greffées les unes sur les autres, la maladie mortelle, l'affaire Dreyfus, la propagande antisémite avaient réveillée (III, 89).

Le dénouement de la prodigieuse ascension de Swann prouve que personne, ni probablement lui-même, n'a jamais vraiment cru à l'entière assimilation des juifs, ni à l'authenticité de leur conversion : « Il est vrai que Swann est juif. Mais jusqu'à ce jour [...] j'avais eu la faiblesse de croire qu'un juif peut être français, j'entends un juif honorable, homme du monde » (III, 77), conclura le duc de Guermantes, une fois que le dreyfusisme de Swann l'aura détrompé. Ce scepticisme invétéré est manifeste dans un échange éloquent entre la princesse des Laumes, future duchesse de Guermantes, et Mme de Gallardon, sur l'amitié qui lie Swann, bien que juif (comme si la conversion et le mariage mixte étaient nuls et nonavenus), à la sœur et belle-sœur de deux archevêques :

-- J'avoue à ma honte que je n'en suis pas choquée, dit la princesse des Laumes.

-- Je sais qu'il est converti, et même déjà ses parents et ses grands-parents.

Mais on dit que les convertis restent plus attachés à leur religion que les autres, que c'est une frime, est-ce vrai ?

-- Je suis sans lumières à ce sujet (I, 329).

Il n'est pas utile de faire de Swann un séfarde et un marrane, comme un récent commentateur le voudrait, pour rendre son histoire plus plausible (mariage mixte, conversion, accès aux cercles les plus fermés, et soupçon de fidélité secrète au judaïsme), parce qu'elle rappelle l'histoire des Fould ou des Oppenheim (ashkénazes), aussi bien que celle des Pereire ou des Furtado (séfarades), entre 1791 et 1898. L'assimilation et la conversion au XIXe siècle, après l'émancipation, représentent un phénomène différent du marranisme de l'Ancien Régime, et leur fiasco, comme l'illustre le cas de Swann, est d'autant plus inquiétant : c'est comme métaphore de l'illusion de l'assimilation que le

marranisme importe à la fin du siècle, et non comme fait⁵⁰. Voir en Swann un marrane masque la portée historique de l'assimilation au XIXe siècle, et dédramatise l'échec qu'elle a rencontré. À la génération suivante, Gilberte ne sera pas non plus épargnée : « [...] si Saint-Loup épousait la fille d'Odette et d'un juif, il n'y avait plus de faubourg Saint-Germain » (IV, 240).

À la faveur d'un argument paradoxal que seul l'antisémitisme rend possible, non seulement un juif converti reste-t-il juif jusqu'à la dixième génération, mais c'est même comme s'il était plus juif que ses anciens coreligionnaires (lesquels, d'ailleurs, ne reconnaissent pas non plus sa conversion), car, à sa judaïté inaltérable, il joint la dissimulation et l'hypocrisie. « Pour le juif, le plus sûr moyen de sauver sa foi a été de la renier », rappelait Anatole Leroy-Beaulieu⁵¹. L'opinion de Mme de Gallardon confirme -- du moins sur ce point-là -- la thèse d'Hannah Arendt rendant un juif d'autant plus juif, et du coup d'autant plus menacé, qu'il s'est assimilé : la loyauté au judaïsme, soutient-elle, protège les juifs de l'antisémitisme mieux que l'assimilation, qui ne les débarrasse pas -- tout au contraire -- d'une judaïté, ou judéité, désormais seulement explicable en termes d'hérédité et de race :

Le tableau que nous offre Proust montre que, contrairement à l'opinion bien évidemment intéressée exprimée par le judaïsme officiel, jamais l'origine juive ne joua un rôle aussi décisif dans la vie privée et dans l'existence quotidienne que chez les juifs assimilés de cette époque⁵².

Autrement dit, il n'y avait en vérité pas plus juif que Swann.

Réciproquement, tandis que chez lui l'assimilation était vouée à l'échec depuis le départ, c'est-à-dire depuis l'apostasie de son grand-père, ou même avant, depuis l'émancipation de 1791, et, bon gré mal gré, l'Assyrien devait triompher en lui, telle est la logique, ou l'illogique, de l'antisémitisme qu'un philosémite, ou un simple adversaire de l'antisémitisme, sera vu comme un juif : c'est en fin de compte cette contagion que je lirai dans le profil assyrien de Leroy-Beaulieu. L'assimilation ne va jamais que dans un sens : vers la juiverie. Aussi était-il inévitable qu'un observateur aussi consciencieux de l'antisémitisme moderne que Leroy-Beaulieu fût attaqué par Édouard Drumont, qui l'accusa de philosémitisme. À la première page de *La Libre Parole*, après ses conférences de 1901 à l'École des Hautes Études, Drumont s'en prit à lui sous le titre : « Leroy-Beaulieu le philosémite⁵³ ». Les choses étaient en vérité plus compliquées : Leroy-Beaulieu n'aimait pas l'antisémitisme, mais cela ne signifiait pas qu'il aimait les juifs. Vu en tout cas par les antisémites, lesquels ne s'embarrassaient pas de telles nuances, comme philosémite, il était considéré par eux comme un traître, un *enjuivé*, et prenait du coup l'air d'un juif, comme le colonel Picquart, le héros non-juif de l'affaire, dont Proust dit dans *Jean Santeuil* qu'il ressemblait à un « ingénieur israélite⁵⁴ ». Partisan de Dreyfus, il

⁵⁰ Voir J. Hassine, *Marranisme et hébraïsme dans l'œuvre de Proust*, Paris, Minard, 1994, p. 26-35 ; voir également Elaine Marks, *Marrano as Metaphor : The Jewish Presence in French Writing*, New York, Columbia University Press, 1996.

⁵¹ *Israël chez les nations*, p. 205.

⁵² H. Arendt, *Sur l'antisémitisme*, p. 186.

⁵³ *La Libre Parole*, 27 février 1901, p. 1.

⁵⁴ *Jean Santeuil*, éd. Pierre Clarac, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1971, p.

était fatal qu'il fût perçu et montré du doigt comme un juif, avec sympathie sous la plume de Proust, ou avec haine dans *La Libre Parole*.

D'où ma conclusion provisoire : dans le « profil assyrien » de Leroy-Beaulieu, que ce soit Paul ou Anatole -- l'adage « Si ce n'est toi, c'est donc ton frère » ne s'applique à personne mieux qu'au peuple élu et à ses affiliés --, nous devons aussi lire que le philosémitisme supposé de Leroy-Beaulieu l'assimilait à un juif, *l'enjuivait*. L'adjectif était si marqué que Proust n'aurait pas parlé, n'aurait pas pu parler, de son « profil assyrien » autrement, sans cette hypothèse. Leroy-Beaulieu lui-même, recourant à une semblable épithète atténuante, évoquait le « profil chaldéen » des Hébreux⁵⁵. Or *chaldéen* et *assyrien* sont des synonymes exacts, du moins suivant Proust, le référent étant dans les deux cas les bas-reliefs de Suse, rapportés par les Dieulafoy et exposés au Louvre. Je n'insisterai pas sur la surdétermination du prédicat lui-même, *profil*, lequel suffit quasiment, comme un mot homérique, à connoter la judaïté. Courbet, dans sa lettre à Champfleury, ne parlait pas du « profil », mais du « côté assyrien de [sa] tête » ; pourtant la surdétermination n'était pas non plus absente, et l'implication était également redoublée, puisque *côté* veut aussi dire « ascendance » ou « race ». Pour les antisémites, si la conversion ne rend pas les juifs moins juifs, le philosémitisme présumé, ou la simple aversion à l'antisémitisme, assimile les non-juifs aux juifs.

Quelques années après l'affaire Dreyfus, lors des luttes sur la séparation de l'Église et de l'État, Proust se retrouva encore du même côté -- appelons-le le « côté assyrien », ou encore le « côté de chez Swann » -- que Leroy-Beaulieu, désormais aussi éloquent contre l'anticléricalisme, en hausse par contrecoup de l'affaire, qu'il l'avait été contre l'antisémitisme dans les années 1880 et 1890. En 1905, Proust écrit ainsi à son ami Fernand Gregh : « [...] nous pouvons continuer à préférer moi Anatole Leroy-Beaulieu et toi Aulard⁵⁶. » Proust se rangeait derrière le catholique libéral et modéré, le chrétien-démocrate, tandis que Gregh -- lui aussi un dreyfusard de janvier 1898 -- suivait Alphonse Aulard, l'historien radical et anticlérical de la Révolution française.

III.

L'Assyrie, ai-je dit, est le lieu, le *topos*, l'utopie où les philosémites enjuivés et les juifs intégrés se retrouvent : c'est un mythe, parce que, au tournant du siècle XIXe et du XXe siècle, les authentiques philosémites n'existent pas plus que les juifs irréversiblement assimilés. Du moins est-ce la leçon que l'affaire Dreyfus rendit claire. Arrêtons-nous ici un instant : vous êtes en droit de vous demander pourquoi je vous ai accablé de cette longue enquête sur le « profil assyrien et sévère de Leroy-Beaulieu » -- où *sévère*, dont je n'ai rien dit, fonctionne comme une sorte de superlatif, d'hyperbole d'*assyrien* --, car l'image est accessoire, et l'individu, secondaire et pas inoubliable, ou en tout cas oublié. Nous sommes-nous égarés dans les minuties ? Est-ce un cas de ce néo-positivisme qui a envahi les études proustiennes depuis la publication des nouvelles éditions critiques dans les années 1980, et qui affecte toute la recherche littéraire après le retrait de la théorie ? Pourtant, tirant le fil assyrien dans le tissu de la *Recherche*, cela a entraîné une foule de questions, et procuré -- me semble-t-il -- quelques nouvelles réponses, à commencer -- du moins la question pour le moment -- par celle de l'attitude, durant l'affaire Dreyfus, des adversaires auto-proclamés de l'antisémitisme. Nous tendons le plus souvent à considérer que les antisémites, les antidreyfusards et les

⁵⁵ *Israël chez les nations*, p. 263.

⁵⁶ *Correspondance*, t. V, p. 284.

catholiques ne firent qu'un, que les catholiques furent antisémites, donc antidreyfusards, et c'est exact statistiquement. Mais Proust savait bien que les choix étaient plus compliqués : son prince de Guermantes, un monarchiste et un antisémite en principe, devient dreyfusard. De même Mme Sazerat, vieille relation de Combray, mais le père de Bloch « était particulièrement flatté de l'antisémitisme de cette dame qu'il trouvait une preuve de la sincérité de sa foi et de la vérité de ses opinions dreyfusardes » (II, 586). Inversement, les philosémites les plus crédibles ne convertirent pas nécessairement leur hostilité à l'antisémitisme en engagement pour la révision, quand la chance leur fut donnée d'agir conformément à leurs généreux principes libéraux. C'est en fin de compte cette question cruciale, débordant largement une note en bas de page, que le « profil assyrien et sévère de Leroy-Beaulieu » introduit : je suis en train de vous donner une leçon de philologie politique.

Ennemi sincère de l'antisémitisme, et pour cela victime des antisémites comme à l'occasion de sa conférence de 1897 à l'Institut catholique, ce partisan honorable du libéralisme s'abstint en effet de prendre position nettement durant l'affaire Dreyfus ; « s'efforçant de juger de haut, de planer au-dessus des passions déchaînées » -- je cite sa nécrologie dans la *Revue des Deux Mondes*⁵⁷ -- il manqua une belle occasion de défendre les droits de l'homme, non seulement en principe mais en pratique, au moment où les droits d'un individu étaient bafoués au sens le plus juridique et matériel. Toute l'action à laquelle il consentit, ce fut de signer la pétition la plus équilibrée de toutes au cours de ces années extrêmes, l'« Appel à l'union » autour duquel l'historien Ernest Lavisse rallia les intellectuels les plus modérés et sages, « également respectueux de la magistrature [...] et de l'armée », en janvier 1899⁵⁸. Le cas de Leroy-Beaulieu nous met en garde contre la tentation de réduire les engagements à des alternatives simples et claires. Après les événements, les nuances, les dénégations, les restrictions mentales deviennent malaisément perceptibles, comme Raymond Aron le regrettait dans sa recension des *Origines du totalitarisme* d'Hannah Arendt (1951), où « un excès de rationalisation d'une part, de mépris pour les simples mortels de l'autre, aboutit à la présentation d'une humanité grimaçante » et donne l'« impression équivoque » que l'auteur « paraît s'ingénier à ne pas voir les drames de conscience qui déchiraient les hommes »⁵⁹. Notamment les Assyriens, à la fois les juifs et les non-juifs.

En vérité, le livre de 1893 de Leroy-Beaulieu sur l'antisémitisme, une sorte de négatif de *La France juive* de Drumont contre laquelle il se dresse, partage un grand nombre de clichés et de préjugés avec son adversaire, parfois aussi naïvement formulés, comme dans les chapitres « Physiologie » et « Psychologie du juif », ou aussi brutalement, comme dans une diatribe contre Gambetta, tenu pour un « rejeton de Juda », à la suite d'une allégation erronée de Drumont⁶⁰. Et Leroy-Beaulieu approuve Drumont sur un point important : à savoir que la responsabilité pour la montée de l'antisémitisme repose non seulement sur les non-juifs mais aussi sur les juifs, ou du moins sur certains juifs⁶¹. L'historien René Rémond, dans sa préface à la réimpression de 1983 d'*Israël chez*

⁵⁷ René Pinon, « Anatole Leroy-Beaulieu », *Revue des Deux Mondes*, 1er novembre 1913, p. 108.

⁵⁸ *Journal des Débats*, 24 janvier 1899, p. 2.

⁵⁹ R. Aron, « L'essence du totalitarisme », *Critique*, janvier 1954, p. 53 ; réédition *Commentaire*, hiver 1985, p. 416.

⁶⁰ *Israël chez les nations*, p. 240-242.

⁶¹ *Ibid.*, p. 317.

les nations met en garde contre la tentation de taxer, avec la lucidité que donne le recul de l'histoire, Leroy-Beaulieu lui-même d'antisémitisme et insiste sur son effort d'objectivité⁶². Toutefois, Leroy-Beaulieu n'utilise pas seulement des termes douteux dans sa physionomie et sa psychologie conventionnelles du juif, mais il émet aussi, de façon plus inquiétante, de nettes réserves sur l'assimilation des juifs de France elle-même :

[...] juifs ou chrétiens, je ne trouverais pas mauvais qu'on ne mît point trop vite sur le même pied les natifs d'un pays et les nouveaux venus du dehors, -- les vieux Français de France et les néo-Français, les aspirants Français, fraîchement arrivés d'outre-monts ou d'outre-Rhin⁶³.

Parmi les citoyens français, en somme, certains devraient être plus égaux que d'autres. Ainsi pouvaient coexister dans le même homme, souvent présenté comme le philosémite par excellence et poursuivi par Drumont à ce titre, la haine de l'antisémitisme et l'approbation du slogan : « La France aux Français de France. » Bien entendu, cela ne suffit pas à faire de Leroy-Beaulieu un autre Drumont, loin de là.

Et Brunetière ? Mais il ne s'est agi que de lui, non que Leroy-Beaulieu fût l'un de ses pseudonymes (Brunetière n'était pas barbu), mais leurs vues étaient proches. Les articles de Leroy-Beaulieu sur l'antisémitisme furent publiés dans la *Revue des Deux Mondes* en 1891-1892, au moment où le contrôle de Brunetière sur la revue devenait déterminant (il en serait le directeur de 1893 à sa mort en 1906, tandis que l'autre Leroy-Beaulieu, Paul, présidait le conseil de surveillance). En mars 1898, Brunetière publia l'un des articles les plus controversés et influents de l'antidreyfusisme, « Après le procès » (le procès de Zola qui suivit « J'accuse »), visant principalement les « intellectuels » qui demandaient la révision. Plus grave, en janvier 1899, il fut l'un des fondateurs de la Ligue de la patrie française, créée pour faire pièce à la Ligue des droits de l'homme, qui rassemblait les « intellectuels » dreyfusards. L'« Appel à l'union » de Lavis, que Leroy-Beaulieu signa, fut lancé aussitôt après. Brunetière fut un antidreyfusard décidé ; Leroy-Beaulieu était le philosémite modèle. Pourtant, la ligne de partage entre eux est ténue, fuyante, floue. Comme Leroy-Beaulieu, Brunetière s'était prononcé contre l'antisémitisme, dans l'un des comptes rendus les plus lucides et durs de *La France juive* de Drumont, publié dans la *Revue des Deux Mondes* en 1886. Leroy-Beaulieu, dans *Israël chez les nations*, développait la réfutation de Drumont par Brunetière en 1886, et s'y référait. Le cas de Brunetière rend encore plus perplexe que celui de Leroy-Beaulieu, car cet adversaire auto-proclamé de l'antisémitisme non seulement s'abstint en 1898, se déroba à ses idéaux libéraux, mais, adversaire déclaré de la révision, il agit clairement contre ses principes. « D'instinct, je n'aime pas les juifs ; mais je répugne profondément à l'antisémitisme », notait Maurice Paléologue en février 1898, après une conversation avec Geneviève Straus, modèle de l'esprit Guermantes. Il justifiait alors son antipathie pour les juifs par quelques citations de Renan⁶⁴. L'attitude de Brunetière, partagé entre son antipathie pour les antisémites et son peu de sympathie pour les juifs, semble avoir été dictée par la même ambivalence tout au long de l'affaire.

*

⁶² *Ibid.*, p. 21.

⁶³ *Ibid.*, p. 317 (texte fautif ; nous restituons celui de l'édition de 1893, p. 391).

⁶⁴ M. Paléologue, *Journal de l'affaire Dreyfus* (5 février 1898), p. 105-106.

Je voudrais terminer par quelques mots de méthode. J'ai commencé par un mince détail de l'immense roman de Proust, tout juste un mot, un adjectif dans une parenthèse : « le profil assyrien et sévère de Leroy-Beaulieu ». Ce grain de sable n'avait jamais arrêté ma lecture, ni aucun autre lecteur à ma connaissance, mais sa signification s'est amplifiée au fur et à mesure qu'il entraînait en résonance avec des séries historiques plus considérables : l'orientalisme populaire du XIXe siècle, l'émancipation des juifs de France et ses illusions, la montée de l'antisémitisme et la résistance à l'antisémitisme. Le détail fit soudain trop de sens, « comme dans ce jeu où les Japonais s'amuse à tremper dans un bol de porcelaine rempli d'eau, de petits morceaux de papier jusque-là indistincts qui, à peine y sont-ils plongés s'étirent, se contournent, se différencient, deviennent des fleurs, des maisons, des personnages consistants et reconnaissables » (I, 51). Toute une société déconcertante est sortie du profil assyrien de Leroy-Beaulieu, une compagnie de philosémites passés à l'antidreyfusisme, et de juifs assimilés retrouvant leur judéité. Pour clore le cheminement oblique de cet essai de philologie politique : je crois qu'on peut, et doit, lire dans l'aparté ironique de Proust sur le profil assyrien de Leroy-Beaulieu, l'improbabilité à la fois de l'assimilation définitive et du philosémitisme intégral dans la France de la fin du XIXe siècle. Comme Hannah Arendt le supposait, Proust n'en était pas dupe.